

Le Courrier

Art et travail du sexe en dialogue

Avec «Argent facile», un collectif propose un autre regard sur le travail du sexe, ni glorieux ni misérabiliste, pour en thématiser la complexité. Une exposition à voir à l'espace Forde à Genève. dimanche 30 janvier 2022 [Dominique Hartmann](#)

Travail du sexe

Elles sont jeunes, Blanches, de classe moyenne, certaines ont pratiqué ou pratiquent le travail du sexe – et elles dénoncent la pensée abolitionniste: c'est de «là» que parle le Collectif occasionnel, auteur d'«Argent facile». Une volonté d'honnêteté qui traverse aussi cette exposition visant à donner la parole aux travailleuses et aux travailleurs du sexe (TDS) artistes, afin de rendre visibles des réalités souvent englouties sous les stéréotypes. «A certaines, du moins, précisent encore les jeunes curatrices, puisque l'accès à une pratique artistique est souvent réservé à des personnes privilégiées: celles qui ont un capital culturel, des papiers, et qui ne travaillent pas pour payer leur loyer ou nourrir leurs enfants.»

Cette exposition, à voir à l'espace d'art contemporain Forde jusqu'au 20 février, met à l'honneur des textes de la célèbre prostituée et écrivaine Grisélidis Real et rend hommage à la brillante activiste et rappeuse Maïa Izzo-Foulquier, alias Thelma Hell, qui s'est suicidée en 2019. On y découvrira des travaux d'artistes tels Douxerose ou Lazare Lazarus et ses eaux-fortes inspirées des codes des magazines pornos. Ces travaux, comme les entretiens sonores réalisés avec des travailleuses et travailleurs du sexe autour des liens entre art et argent, révèlent une vision assumée et diversifiée d'un métier, entre la volonté de disposer de son corps et de revendiquer sa dignité.

Exploitation capitaliste des corps

S'il est plutôt question dans «Argent facile» de «travail du sexe» que de «prostitution», c'est que cette formulation, théorisait la militante féministe Maïa Izzo-Foulquier, réunit différents emplois (travailleur·euses de rue, escorts, camgirls, acteurs et actrices X...) et surtout qu'elle permet de reconnaître cette activité comme un travail comportant des droits et des protections, acquises par les mouvements ouvriers. «Malheureusement, le regard porté sur celui-ci est presque toujours biaisé, qu'il soit misérabiliste ou glamourisant, observent Charlotte, Oélia et Constance, les membres du collectif. Notamment parce que le travail du sexe ébranle nos fondamentaux moraux et qu'il questionne l'exploitation capitaliste des corps. Il faudrait parler des métiers du sexe comme de n'importe quel autre travail.»

«Il faudrait parler des métiers du sexe comme de n'importe quel autre travail» Le Collectif occasionnel

Ce que ne permet pas, selon elles, le discours abolitionniste qui se concentre uniquement sur ce pan de la prostitution «qui n'est pas du travail du sexe mais de l'esclavagisme – évidemment condamné par les personnes la pratiquant avec consentement.» Pour le collectif, la criminalisation du travail du sexe marginalise les personnes qui l'exercent et expose celles-ci à l'exploitation et à la

stigmatisation. Elle ne permet pas non plus d'entendre les besoins sociaux que comble ce travail comme l'isolement ou les besoins des personnes en situation de handicap, par exemple.

Le débat entre abolitionnistes et prochoix «n'a pas faibli avec les années», observe Marianne Schweizer, engagée de longue date au sein d'Aspasie et impliquée dans la valorisation du Centre Grisélidis Réal de documentation internationale sur la prostitution, avec lequel le collectif a collaboré. «Et il reste virulent. En France ou en Allemagne, où la prostitution est criminalisée, le débat est peu ouvert et il scinde notamment les milieux féministes: les unes identifient cette activité à un asservissement intolérable, les autres y voient une possibilité d'empouvoirement.» Question de génération? «Non. Le jeune Collectif occasionnel défend cette dernière position mais il existe aussi de jeunes abolitionnistes.»

Un centre de documentation unique

Le Collectif occasionnel a puisé certains documents dans le fonds d'archives légué à Aspasie par les enfants de Grisélidis Real (1929-2005), après le décès de leur mère. Le Centre Grisélidis Réal, accessible depuis 2019, attire un public varié et cosmopolite, intéressé par ce fonds de quelque 100 000 documents couvrant trente ans de luttes. Ces archives documentent notamment la mobilisation des travailleurs et travailleuses du sexe dans les années 1975-1990, époque à laquelle Aspasie est née. Dans la bibliothèque du Centre Grisélidis Réal, ouverte les mardis, on croisera ainsi des artistes, des étudiant·es, une mère et sa fille décidées à confronter leurs opinions divergentes sur la prostitution avec celle de spécialistes, ou encore des chercheurs et des chercheuses en santé ou en histoire, par exemple. L'une d'elle est venue tout exprès de Marseille, d'autres d'Espagne ou des Etats-Unis: car le centre est unique en Europe et au-delà. Marianne Schweizer se souvient de l'émotion de ce travailleur du sexe français bouleversé d'y découvrir la mémoire des mobilisations des années 1990, dont il ne trouve pas trace dans son pays. De ces intérêts multiples naîtront divers événements, dont une exposition sur les 40 ans d'Aspasie, vernie aux Bains des Pâquis le 17 février.

DHN

Des cases inopérantes

Si la communauté LGBTIQ+ est globalement plutôt ouverte à la question, «car elle réfléchit beaucoup au corps, à l'identité, et aussi parce que le travail du sexe y est quelque chose d'envisageable», cette opposition traverse les âges, les identités, les visions idéologiques ou politiques. «Les cases habituelles sont inopérantes.» Pourquoi? «Je crois que cette question dépend davantage du rapport que l'on a au corps et à la sexualité.» «Notre génération a davantage tendance à normaliser ces formes de travail», remarque le collectif. Les réseaux sociaux permettent désormais aussi aux TDS de communiquer davantage sur leur réalité, et d'échanger des informations sans devoir s'exposer publiquement. Car la crainte de la stigmatisation reste bien présente. D'où l'importance des relais – en Suisse, 26 associations défendent actuellement les travailleurs et travailleuses du sexe –, comme du travail artistique et culturel. «Nous sommes bien conscientes du fait que ce sont toujours les mêmes personnes qui pourront prendre la parole, regrette le Collectif occasionnel. Soit les moins précaires et celles qui ont du temps et des outils pour produire des contenus sur leur travail mais qui, forcément, ne représentent que la pointe de l'iceberg. Il est d'autant plus important pour celles-ci d'assumer une position militante tout en rappelant qu'elle est limitée.»

Un riche programme est proposé en complément à l'exposition, à la librairie La Dispersion et au cinéma Spoutnik. Objectif: enrichir le débat et générer des rencontres entre public et personnes concernées. On signalera notamment la table ronde du 17 février, centrée sur les différentes lois en vigueur en France et en Suisse, et leurs limites.

«Le pire des proxénètes, c'est la pauvreté»

«Argent facile», le titre provocateur de l'exposition, renvoie à l'un des stéréotypes qui entourent la prostitution. «Cette représentation assez courante ne correspond absolument pas à la réalité de la plupart des personnes travailleuses du sexe», assure Marianne Schweizer, travailleuse sociale chez Aspasia, l'association genevoise pour la défense des travailleur·ses du sexe. «Le pire des proxénètes, c'est la pauvreté.» Elle évoque ces hommes roms qui ont commencé à se prostituer – malgré la difficulté que cela a représenté pour leur communauté – quand la loi sur la mendicité a été adoptée à Genève. Ou cette femme d'un certain âge rencontrée sur les boulevards genevois après la révision de l'assurance-invalidité (AI) de 2012. «Elle vivait avec un homme dont la rente AI avait été réduite, et avait décidé de l'aider ainsi. Etait-elle une exception ou la pointe d'un iceberg? Je ne sais pas, toutes les personnes concernées par la prostitution ne se livrent pas.»

Les témoignages recueillis par le Collectif occasionnel en lien avec l'exposition ont fait ressortir que le travail du sexe pouvait aussi apparaître «comme une ressource dans la mesure où sa liberté d'organisation permet de dégager du temps et de l'espace mental pour réfléchir à un travail artistique». En particulier pour les personnes qui peinent à s'intégrer dans le marché du travail, par exemple en raison de problématiques de santé mentale.

C'est le cas de Douxerose, qui témoignait lors d'une table ronde, le 27 janvier: «J'ai débuté quand j'étais étudiant, même si j'y pensais depuis plus jeune. Mais j'avais des images très binaires de ce travail: on était soit escort de luxe, soit dans la rue. Avec le développement du marché par annonces, j'ai découvert d'autres voies.» Comme il n'a que peu de moyens financiers, il se lance, «d'autant que j'avais du mal à garder un autre boulot étant dépressif». A l'espace Forde, son installation vidéo est un «cri du cœur». Il y superpose les premiers pornos vendus à des clients et les messages vocaux que certains d'entre eux lui adressent: «J'ai vécu beaucoup de violences sexistes et grossophobes, jusqu'à des menaces de mort.» Il les a tués jusqu'ici, de crainte que ses témoignages n'alimentent les positions abolitionnistes. DHN

«Argent facile», une exposition du Collectif occasionnel, jusqu'au 20 février 2022, à l'espace d'art contemporain Forde (11, rue de la Coulouvrenière, Genève), ouvert les ve et sa de 15h à 19h et sur rendez-vous (mail@forde.ch) Lectures, tables rondes, projections, programme complet sur www.forde.ch